

LUCIE PAGÉ

Sexe,
pot
et
politique



Libre  Expression

Sexe,
pot
et
politique

De la même auteure

Demain, il sera trop tard, mon fils, Stanké, 2014.

Comprendre l'Afrique du Sud, Ulysse, 2011.

Encore un pont à traverser, Éditions Libre Expression, 2010.

Notre Afrique, Éditions Libre Expression, 2006 ; coll. « 10 sur 10 », 2010.

Eva, Éditions Libre Expression, 2005 ; coll. « 10 sur 10 », 2008.

Mon Afrique, Éditions Libre Expression 2001 ; coll. Zénith, 2004 ; coll. « 10 sur 10 », 2009.

LUCIE PAGÉ

Sexe,
pot
et
politique

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

« En politique, une absurdité
n'est pas un obstacle. »

Napoléon I^{er}

LA BONNE NOUVELLE

— Mon téléphone vibre, Lilly. J'ai les mains dans la farine.

Elle pige dans le creux de mes seins et en sort mon petit cellulaire.

— C'est Robert, dit-elle.

— Réponds, le temps que je me lave les mains.

Elle déplie mon cellulaire.

— Bonjour, Robert, c'est Lilliane. Joséphine a les deux mains dans la pâte et...

Elle pose l'appareil sur sa poitrine.

— Vite ! Il dit que c'est urgent !

Mon cœur fait un bond. J'agrippe le téléphone, les mains enduites de pâte mouillée. Et si c'étaient les enfants ? Ou Robert ? Dernièrement, je trouve mon mari très préoccupé, nerveux même. Pourtant, il dit que ça va bien à son travail malgré la crise financière qui balaie les continents. Sauf qu'il occupe la place la moins enviable qui soit : directeur de la plus grosse banque du pays. Mais Robert maintient le cap. *Pas de souci, ma chérie*. Il me le répète chaque fois que je fais une remarque au

sujet de l'actualité. Il est parti en bas de l'échelle. En vingt-cinq ans seulement, le simple comptable qu'il était s'est taillé un succès notable dans le monde financier. Dévoué, persévérant, honnête ; c'est mon mari, ça, mon beau Bobby. Ah ! Il n'y a que moi par contre qui puisse l'appeler Bobby. Depuis qu'il est à la tête de la banque, fini les petits noms. Il exige de se faire appeler Robert. Ses amis, ceux de pêche et de chasse, ont le droit de l'appeler Bob, mais dans le bois seulement. Et moi, c'est Bobby, quand nous sommes seuls ou en famille. Et s'il veut des petits mamours, il me demande de lui souffler « Bobbyyyyy » dans le fond de l'oreille, en expirant longuement le « y » dans une traînée de souffle chaud. *Appelle-moi Bobbyyyyy*. C'est trop mignon de le voir ainsi, tendant l'oreille et plissant les yeux avec un léger trémoussement du bassin. J'adore.

Robert invite beaucoup de gens à manger à la maison. Ça me fait plaisir. Ma passion, c'est la cuisine. Mon art, c'est sa présentation. Habituellement, sa secrétaire appelle le lundi pour me donner les repas à préparer pour la semaine. Quelquefois des dîners, plus souvent des soupers, la plupart du temps officiels : des réunions avec des collègues, des rencontres avec des clients, des négociations avec des politiciens, des consultations avec des analystes. Pour certaines rencontres, il préfère l'intimité de la maison à la salle de conférences de son bureau. On ne sait jamais jusqu'où l'ennemi est prêt à aller. Avec

les nouvelles technologies, il n'est pas impossible que des appareils d'écoute s'immiscent dans ses bureaux. À la maison, la discrétion est assurée, les seuls appareils d'écoute sont mes oreilles, et parfois celles de Lilly, qui nous visite souvent et vient me donner un coup de main lorsque les convives sont nombreux. Nous sommes des tombes, Lilly et moi. Robert le sait et l'apprécie. *T'es une bien bonne épouse, ma chérie.* Ça me fait tout chaud en dedans quand il dit ça. Et il le dit souvent. Je suis vraiment choyée par la vie d'avoir un si beau couple.

— Oui, Bobby. Qu'est-ce qu'il y a? Oui... oh! Le premi... Dans six heures? Oh! Mais... mais... oui... oui. Bien sûr.

Je raccroche. Je suis sans voix. Lilly s'impatiente.

— Mais quoi? Qu'est-ce qu'il y a? Parle!

— Il veut que je mette la table pour quatre. La grande table, c'est un dîner intime.

— Et puis? Pour qui?

— Le premier ministre et sa femme.

— Le premier ministre?

— Et la première dame. À 19 h 30.

— Dans six heures?

— Dans six heures!

— Des restrictions alimentaires?

— Oui! Elle est allergique aux produits laitiers, lui n'aime pas le poisson. Il raffole de l'agneau, mais elle, c'est le filet mignon qui la rend heureuse. Bobby a dit: *Rien ne doit être négligé, ce soir.* Et il a raccroché, sans dire s'il vous plaît ni merci.

Ce n'est pas dans ses habitudes, lui qui est toujours si doux avec moi.

Je réfléchis quelques instants et commence à réaliser l'ampleur de la situation.

— Lilly! J'ai six heures pour préparer un repas impeccable! J'ai besoin de toi!

— J'ai deux séances photo cet après-midi. Je peux en annuler une facilement. Je vais voir ce que je peux faire pour l'autre. Je tenterai de me faire remplacer. Je pourrai au moins aller chercher les ingrédients qui te manquent.

Une vague d'inquiétude s'empare de moi, comme un tsunami.

— Tu trembles, Jojo! Respire. Tout sera impeccable, tu vas voir.

Lilly disparaît dans l'autre pièce. Elle est photojournaliste et vient souvent me voir le midi. Elle ne travaille pas trop loin, quand elle n'est pas sur la route. Je l'ai connue il y a une vingtaine d'années alors qu'elle réalisait un reportage photo sur les repas que je servais lors des grandes occasions à la banque. Je préparais tout chez moi, mais ses photos étaient si belles qu'on aurait dit que les plats sortaient tout droit d'une carte postale, et c'est d'ailleurs ce que disait l'article intitulé *Une journée avec Joséphine dans sa cuisine*. À la banque, Lilly avait même pris des photos des gens en pleine dégustation, figés comme dans un orgasme. Ça avait fait sensation, car le maire était présent et ce n'est pas souvent qu'on voit le maire jouir en public. Depuis, elle se sert

fréquemment de mes plats pour illustrer ses reportages gastronomiques.

Quand elle revient, vingt minutes plus tard, les portes d'armoires sont ouvertes, l'alarme du frigo crie, six livres de recettes sont éventrés sur le comptoir et l'écran de ma tablette électronique dégouline de sueur.

— T'en es où ?

— Je n'ai aucune idée. Je ne sais pas quoi faire ! Des larmes jaillissent. Lilly rit.

— Je ne t'ai jamais vue comme ça, Jojo ! Sans idée pour un repas pour quatre personnes ?

— Le premier ministre et sa femme !

— Ce sont des êtres humains, Jojo. Pas des saints ou des dieux, bon sang.

— *Rien ne doit être négligé...* C'est ce qu'il a dit. Je ne veux vraiment pas le décevoir.

— La bonne nouvelle, c'est que je peux passer la journée à me morfondre avec toi ou à m'activer, c'est comme tu veux. Réveille-toi, Jojo ! Chaque minute à angoisser en est une de moins pour te préparer.

Elle ferme tout – les armoires, les livres, le frigo, la tablette. Puis, elle décide.

— Tu as dit bœuf et agneau. Pas de poisson. Alors carpaccio de bœuf en entrée, accompagné de câpres et d'oignons rouges. Puis jarret d'agneau braisé au porto et aux abricots. Madame a son entrée, monsieur – le premier ministre, après tout – le repas principal. Je m'occupe des bouchées. Il aime les crevettes ?

— On ne court pas le risque.

— Je fais donc ta recette de tartelettes aux champignons. Elles font toujours fureur ! Et comme dessert ?

— Pas de lait.

— Ta délicieuse mousse aux framboises, accompagnée de gaufrettes au chocolat. Allez, sors les accessoires et les ingrédients, qu'on bouge.

À 18h20, tous mes plats sont prêts. Il ne reste que quelques petits ajouts décoratifs à placer, mes « épices visuelles », comme dit Lilly, qui, elle, met la table comme s'il s'agissait de la couverture de l'année de son magazine. Ses cheveux blonds bouclés dansent sur son petit corps qui se dandine. Elle installe des fleurs du jardin autour de longues bougies bleu poudre ; elle place la couellerie, en argent, bien sûr, les serviettes pliées en forme de fleur de lotus, les différentes coupes disposées symétriquement : la première pour le vin blanc qui accompagnera l'entrée, la deuxième pour le vin rouge, avec le plat principal, et la dernière, une coupe en cristal, pour l'eau minérale. Lilly sort son cellulaire et prend des photos.

— C'est pour la Twittosphère, dit-elle, tout à fait sérieuse.

— Hahaha, tu es très drôle. Un dîner intime... tu sais ce que ça veut dire.

— Ouais, que je ne suis pas invitée. Mais je peux au moins mettre des photos de ma belle table, dit-elle en cliquant sans arrêt sur son appareil.

— Il n'en est pas question !

— Je blague... Bon, j'y vais, va te préparer, on dirait que tu as fait un entraînement militaire dans la farine et la sauce ! Texte-moi plus tard pour me dire comment ça s'est passé !

Je la prends dans mes bras et serre mon généreux corps contre le sien.

Les invités arriveront sous peu. La maison exhale son parfum culinaire. Les cadres sont droits. L'éclairage est ajusté. Les fleurs sont agencées. Je suis prête. Ne reste qu'à mettre mon rouge à lèvres. C'est comme la cerise sur le gâteau, le signal que le spectacle peut commencer. Au moment où je l'applique, la porte d'entrée tremble sous des coups répétés, ce qui me fait sursauter. Merde. Un long filet rouge tendre sur ma joue... Il va falloir que je refasse mon fond de teint. Quelques secondes s'écoulent et on frappe de nouveau à la porte, on dirait des coups de mitraillette. 19h5... Oui, oui, j'arrive ! Bobby a-t-il oublié ses clés ? Non, il aurait appelé. Les invités sont-ils en avance ? Impossible. J'ouvre la porte et trois hommes, des armoires à glace, entrent en soupirant sans attendre que je les invite. *Nous venons balayer*, dit le dernier. Je m'offusque. Ma demeure est impeccable ! Ils se dispersent dans la maison, ouvrent les armoires, époussettent mes ornements, mes cadres et mes lampes avec les ondes d'un petit bidule muni d'un détecteur. Je cours à la cuisine lorsque j'en vois un y

entrer comme s'il se trouvait chez lui. Il ouvre le garde-manger et même mon frigo ! Sans me regarder, sans s'excuser. Ils ont le droit, paraît-il. Mais ne pourraient-ils pas exécuter leurs tâches avec un sourire, un peu de manières ? *C'est la loi, madame. La vie de notre chef du gouvernement est entre nos mains.* L'un d'eux soulève le couvercle de mon plat d'agneau, y met le nez un peu trop près à mon goût, puis le referme sans façon, laissant sûrement quelques égratignures sur mon chaudron en grès du Maroc. Je grince des dents. Il scrute les assiettes d'entrée de bœuf carpaccio et s'arrête au plateau de bouchées aux champignons. Il en prend une et l'avale tout rond ! *Pas si mal*, laisse-t-il tomber en s'essuyant la bouche du revers de la main. Quel impudent ! Je proteste avec les quelques gouttes de politesse qu'il me reste dans le corps. *On a le droit. C'est la loi.* Les trois effrontés montent à l'étage. J'entends les portes-miroirs des garde-robes glisser sur leurs rails. Bang ! Sans façon.

Robert arrive. Je lui dis qu'il y a trois hommes en haut qui sont en train de redécorer la maison. *Les services secrets, ma chérie, c'est la loi.* Il monte les rejoindre. Les quatre hommes redescendent quelques minutes plus tard. Robert sourit. L'un d'eux parle dans un petit bouton qui dépasse de sa manche de veston. *Balayage complet. Le renard peut rôder.* Ils repartent sans dire merci, sans sourire. De vrais effrontés ! Je le répète trois fois. Robert s'offusque. *Ils font leur travail !* Je respire

profondément. Me force à sourire. Ce n'est pas le moment de faire une scène. Je lui flatte la joue, lui dis gentiment qu'un petit coup de rasoir serait approprié, son ensemble vert foncé aussi, avec la cravate dorée. Puis je vais me poudrer. Bobby monte se changer.

J'admets que je ressens un peu le trac, comme si j'allais parler devant une foule. Devant le miroir, une dame me toise. J'évite son regard. J'ajoute un peu de fixateur sur mes cheveux blonds, qui restent en place de toute façon tant ils sont épais. Mais j'ai une mèche parfois rebelle qui tombe sur mon front. J'ajoute deux gouttes de parfum sur mes poignets, que je frotte ensemble. La dame me jette un coup d'œil. Je lui souris. Elle prend des rides, juste là, sur le côté des yeux et sur le haut de la lèvre supérieure. Le sourire fait disparaître les rides de la lèvre, mais accentue celles des yeux. Hummm... J'ajuste mon tailleur de tweed cendré aux bordures charbon et centre mon collier de perles grises. Indémodable. Je suis prête. Les mots de Lilly me résonnent dans la tête : « Ce sont des êtres humains, Jojo. Pas des saints ou des dieux, bon sang. » J'ai rencontré bien des gens, servi des masses de bouches fines et sucré des océans d'ego amers. Mais le vieux renard et sa dame, jamais.

On sonne à la porte avec vingt-deux minutes de retard. Robert m'explique qu'arriver à l'heure dans une telle circonstance, c'est-à-dire pour un souper non inscrit dans les registres officiels, ne se fait pas pour un premier ministre, car cela

indiquerait un agenda libre de tout ennui. On sait bien que les premiers ministres ont toujours des tracas. Mais arriver très en retard, au-delà de quarante-cinq minutes, indique que les ennuis sont plus importants que l'hôte qu'il visite. Je lui fais remarquer que lui-même n'arrive jamais en retard à ses rendez-vous, même non officiels, et que c'est même une règle très stricte qu'il a inculquée à nos fils, que cela dénote du respect et sculpte la réputation. *Mais voyons, Joséphine, en politique, le temps est un outil, et parfois aussi une arme. Vingt-deux minutes, c'est bon signe*, dit-il en ajustant son veston. Je me place un mètre derrière Robert et j'affiche un sourire qui tient comme si je l'avais, lui aussi, enduit de fixateur. Robert ouvre la porte.

Il faut quelques secondes à mon cerveau pour transformer l'image de ce couple que je vois dans les médias en êtres humains, en chair et en os, qui bougent et qui parlent. Il y a toujours un petit délai d'ajustement. Les deux hommes se donnent une accolade. Je ne savais pas qu'ils en étaient là dans leur relation. La première dame s'avance.

— Appelez-moi Line, dit-elle.

— Et moi, c'est Joséphine. Je suis enchantée, madame Line.

Mon école de bonne épouse, c'est avec ces dames que je l'ai faite : des femmes de chefs d'entreprise, des femmes de ministres, des femmes de directeurs de banque. Les manières, le langage du corps, le répertoire de mots-clés, les questions à poser et l'ordre des sujets de discussion

sont un apprentissage de longue haleine. Parfois, mais très rarement, j'ai accueilli des femmes chefs d'entreprise. La dynamique est différente alors. Les sujets de conversation aussi. Mais jamais de femme qui dirigeait une banque. Je me suis toujours demandé pourquoi.

Lorsque le premier ministre me serre la main, il continue de parler à Robert et garde ma main ainsi dans la sienne en terminant sa phrase. Il est un peu plus grand que mon mari, environ un mètre quatre-vingt-cinq, je dirais, les cheveux blancs coupés court, peignés sur le côté. Ses yeux, d'un bleu azur, sont surmontés de minces sourcils blancs, comme s'il se les épilait, ce qui lui donne une allure un peu féminine. Finalement, il me regarde, baisse la tête, s'incline légèrement et prononce les mots conventionnels. *Alors, c'est vous le secret de son succès.* J'incline la tête, le remercie et lui dis que nous sommes fort enchantés de le recevoir dans notre humble demeure. Il garde longuement ma main dans la sienne en me complimentant sur ma nourriture qu'il n'a encore jamais goûtée, *une légende culinaire*, dit-il. Il me félicite d'être une si bonne épouse pour mon mari. *Nous avons besoin d'un homme fort et en santé, et je connais trop bien votre rôle.*

— Oui, moi aussi je le veux fort et en santé !

Je fais un petit clin d'œil à Bobby. Il sourit imperceptiblement.

Nous nous installons dans le salon pour l'apéritif et les bouchées. La première dame et

moi occupons le même sofa, alors que le vieux renard et Robert prennent les deux grands fauteuils séparés par une petite table ronde en bois verni. Madame Line encense ma maison, les décors, les tableaux.

— C'est très chaleureux, vous avez du goût, dit-elle en balayant la pièce du regard.

Je lui parle de la provenance de certains objets tout en admirant son ensemble bleu marine, une jupe ample, finement plissée, qui descend un peu plus bas que les genoux, avec veston assorti. Les manches de sa délicate blouse blanche dépassent d'un centimètre de son veston. C'est joli. Ses cheveux brun foncé tombent sur ses épaules, à la Jackie Kennedy, et adoucissent son visage un peu sévère, surtout à cause de ses yeux noisette parfaitement ronds qui sont enfouis dans des orbites creuses. Je ne la qualifierais pas de belle femme, mais certainement de remarquable. Elle est posée et tous ses gestes semblent mesurés, de la façon dont elle prend une bouchée de son amuse-gueule à celle dont elle tient son verre. Je suis déjà impressionnée.

Nous passons ensuite à la grande salle à manger. Robert et moi occupons le bout de la large table à vingt et plaçons chacun son convive à côté de soi. La conversation à quatre durera le temps de l'entrée. Le plat principal sera réservé pour les conversations privées. Je m'occuperai de la première dame alors que Robert fera son devoir de banquier notable et s'entretiendra avec le vieux renard.

C'est une danse. Servir les plats et ne pas interrompre la conversation. Trouver la pause appropriée, s'excuser, aller chercher le prochain plat. Courir comme une poule sans tête dans la cuisine, puis ressortir calme et posée. De la gymnastique au ballet avec les invités.

Toujours poser les questions en premier. S'intéresser à l'autre. Je sais qu'elle a deux enfants. Tout le monde le sait. Elle me pose des questions au sujet des miens. Oui, oui, ils sont partis de la maison. Samuel, vingt-sept ans, termine un doctorat. Il a une femme stable dans sa vie. Il prend l'avion tous les trois mois pour passer une fin de semaine avec nous. Frédéric a vingt-trois ans. Il habite tout près. Oui, je le vois souvent. Il travaille dans une boîte de production, il est musicien et étudie la comptabilité. Mais je change rapidement de sujet en lui posant des questions sur les talents de musique de ses enfants. Je sais que l'un d'eux joue de la clarinette. Il vaut mieux ne pas m'attarder sur Freddy. Si c'est vrai qu'il travaille, c'est à la pige, comme remplaçant lorsqu'il manque un monteur de son. Si c'est vrai qu'il est musicien, je ne lui dis pas qu'il joue la nuit, tous les samedis, dans une taverne du bas de la ville. Si c'est vrai qu'il étudie, je ne veux pas lui avouer qu'il a échoué à la moitié de ses cours et qu'il n'étudie plus qu'à temps partiel. Il n'aime pas la comptabilité, mais Robert a insisté. *Ce n'est pas vrai que je vais me retrouver avec un fils qui gratte des cordes comme métier, surtout pas dans un bar de*

danseuses nues! Il avait crié. *Il aura un diplôme respectable!* « Mais ce n'est pas un bar de danseuses nues, lui avais-je précisé. C'est une taverne. » *C'est dans le même quartier et c'est la même clientèle!* Non, vaut mieux ne pas m'attarder sur Frédéric.

C'est l'heure du dessert. Robert fait tinter sa coupe avec une petite cuiller. Nous cessons de parler. Le premier ministre me regarde dans les yeux, comme un renard affamé. Un frisson me traverse le corps. Robert me remercie pour le succulent repas et lève son verre à mes talents, ce qui me fait toujours chaud au cœur. Il porte toujours une attention à mon rôle dans ses succès. Puis, il nous indique qu'il se retire avec le premier ministre pour un moment et qu'ils viendront nous rejoindre plus tard au salon pour le dessert. Au même moment, les cellulaires des deux hommes émettent le même son : celui d'un texto. Le vieux renard est le premier à fouiller dans sa poche de veston pour en tirer son téléphone. Il presse un bouton, y jette un coup d'œil qui dure à peine une seconde et le range. Robert hoche la tête subtilement. Je connais cet air, celui qu'il affiche lorsqu'il reçoit une mauvaise nouvelle. Les deux hommes se lèvent et quittent la pièce précipitamment. Je suis perplexe.

— Madame Line, dis-je d'une petite voix, je croyais que les chefs d'État n'avaient pas droit à un cellulaire ?

— Ah ! mais personne ne le sait !

Puis, avec un sourire protocolaire, presque niais, la première dame contemple les assiettes sur

la table, prend une gorgée de vin et me demande où se trouvent les domestiques.

— Je me suis toujours débrouillée seule. Ma vie se passe dans cette maison. Et qui plus est, les enfants sont partis.

Je me lève et l'invite au salon.

— Je ne sais pas comment vous faites.

— Comment je fais quoi ?

— Gérer une maison sans aide !

— Vous l'avez sûrement fait à un moment donné ?

— Ah non ! Mon mari a toujours été en politique !

Elle regarde de nouveau la vaisselle sur la table.

— Allez-vous ramasser ça vous-même ?

— Ce n'est rien !

— Et tout laver vous-même ?

— Non, j'ai un lave-vaisselle.

— Fiou ! Vous m'avez fait peur. Je croyais avoir affaire à une granola ! Hahahaha !

Elle se trouve drôle. Et elle ajoute :

— Les banquiers chez qui nous allons ont tous des serveurs.

— Robert me l'a souvent offert, mais j'ai toujours refusé. Certains voient le travail de femme de maison comme un complément à la « vraie vie », dis-je en indiquant les guillemets avec mes doigts. Mais moi, c'est ma vraie vie et j'adore ce que je fais. Ma maison, c'est mon palais. C'est ma passion.

Madame Line me regarde comme si je venais de lui exposer une grande thèse philosophique.

— Et votre mari vous laisse faire ?

— Madame Line, mon mari tient à mon bonheur. Il sait que mon travail me rend heureuse et, de plus, il comprend son importance. Il n'aurait pas pu accomplir le quart de ce qu'il a fait dans sa vie professionnelle si je n'avais pas été là pour l'appuyer. Et il me le répète souvent. Vous savez, un travail qui rend une personne heureuse est une noble occupation. C'est ce qu'il dit.

Elle avale le reste de son vin d'un trait et dépose lourdement le verre sur la table.

— Allez, Joséphine, montrez-moi comment on fait !

Elle prend une assiette et la met dans une autre. Et elle répète :

— Il est très rare que j'aie manger quelque part où il n'y a pas de domestiques.

— Mais voyons, madame Line ! Ne faites pas ça ! Je vais...

— Ça me fait plaisir, Joséphine.

— Mais voyons, une première dame ne ramasse pas les assiettes !

— J'insiste. Mais ce n'est qu'une excuse pour voir votre cuisine. J'en ai tellement entendu parler !

Nous passons « à mon bureau », comme je dis, et madame Line fait des « oh ! » et des « ah ! » en faisant le tour, touchant du bout des doigts mon comptoir, le bois de mes portes d'armoires, le chrome de mon réfrigérateur.

— C'est une autre vie, n'est-ce pas ?

— Pardon ?

— Votre vie se passe dans cette cuisine. C'est une autre vie !

— Eh bien, c'est la mienne et je l'aime beaucoup.

— C'est difficile à comprendre, je dois l'avouer.

Elle voit une bouteille de vin sur le comptoir et me demande si on peut l'ouvrir.

— Mais bien sûr !

Je prends le tire-bouchon et l'enfonce dans le goulot.

— Et vous savez même ouvrir une bouteille ! Vous m'impressionnez, chère Joséphine !

Je la toise, ne sachant trop si elle est sérieuse ou non. Elle s'avance, remplit son verre de vin et en prend une bonne gorgée.

— Parlez-moi donc de votre cuisine, chère Joséphine.

Elle hoquette, rit et s'appuie contre le comptoir. Elle me pose des questions et, à chaque réponse, elle s'approche de moi. Elle est même très chaleureuse. Elle zieute mes seins et je mets machinalement la main sur ma généreuse poitrine.

— Ah ! Je suis désolée si je vous ai offusquée !

Elle s'esclaffe, me prend le bras et s'approche de mon oreille. Son souffle sent l'alcool.

— Je crois que nous allons bien nous entendre, Joséphine...

Je reste muette, ne sachant trop ce que cette affirmation implique. J'entends les hommes revenir et lui dis que nous devrions passer au salon.

— Bien sûr. Viens, ma petite, je vais t'aider à apporter les choses.

Elle attrape la bouteille de vin et sort de la cuisine. Je commence à la trouver un peu trop familière. Je crois que je préfère l'image que les médias transmettent d'elle.

Les deux hommes rient et se tapent dans le dos. Le premier ministre se racle la gorge, regarde sa montre et fait un signe à Robert. *J'espère que vous reviendrez avec le champagne.* Robert me tend la main et m'emmène à la cuisine.

Je le connais lorsqu'il est nerveux ainsi. Il ne cesse de jouer avec son jonc de mariage, en le tournant d'un côté puis de l'autre, tirant dessus et le repoussant au creux de son doigt. Robert devient Bobby, les yeux tout doux. Il me flatte les joues puis me dit qu'il y aura un remaniement ministériel. Il me demande si je sais quel est le plus important ministère au gouvernement. Je lui réponds que c'est évident, c'est celui de l'Éducation. *Sois sérieuse, Jojo. C'est celui des Finances, bien sûr. Et le vieux renard vient de m'offrir le poste!* Il ne manque que mon accord. Robert m'assure qu'on n'aura pas besoin de déménager, qu'on gardera aussi le même cercle d'amis. Et que cela n'implique que de belles choses. *Et on pourra même rénover ton environnement de travail!* Il étend le bras et balaie la place avec celui-ci en tournant sur lui-même. Tout fier. *Elle pourra être deux fois plus grande!*

— Mais elle est parfaite, ma cuisine!

Eh bien, elle sera plus que parfaite! Je l'assure que je n'ai pas besoin de ça, mais il explique qu'ils nous donnent le budget de toute façon. Je lui demande qui sont ces « ils » qui nous donnent l'argent. Il ne m'entend pas, dit qu'on pourra même changer les appareils électroménagers. Je lui demande si on parle de rénovations de cuisine ou du ministère le plus important du pays. *Tu dis des choses bien ridicules, ma belle Jojo.* Bien sûr que j'accepte, mon beau Bobby. Mais pour les rénovations, on en reparlera.

J'ai été touchée que les deux hommes attendent de me consulter avant d'annoncer la nouvelle. Je me demande toutefois ce qu'il en aurait été si je n'avais pas été d'accord... Non, je n'aurais jamais refusé une telle promotion, une telle occasion de faire les vraies choses, de bien servir le peuple. Quelle noble cause ! Je suis si fière de mon beau Bobby.

Nous terminons la soirée au champagne, sur un ton nettement plus détendu. Madame Line a beaucoup bu, trop même, et son mari semble s'inquiéter. Elle est collée sur moi, me serre la cuisse, le bras, en me racontant des histoires qui perdent de plus en plus leurs points et leurs virgules. Je suis déçue. La première dame a brisé une des règles sacrées du protocole : garder sa tête. Elle a perdu le cap. Le vieux renard s'impatiente. Moi, je suis désillusionnée. Jamais cela ne m'arrivera. Je me le jure.

Lorsqu'ils partent, Robert me prend dans ses bras et me chuchote à l'oreille : *Appelle-moi Bobbyyyyyy...* Mon devoir d'épouse ministérielle commence dès ce soir.

– Alors, on annule tout, j’imagine, dit Lilly avec une faible voix.

– Il n’en est pas question! Je suis plus déterminée que jamais! Elle a besoin de retomber sur ses deux pieds. Elle a perdu la tête!

– Qui ça «elle»?

– La politique!

L’existence de Joséphine prend une nouvelle tournure lorsque son mari, Robert, «Bobby» pour les intimes, est élu ministre des Finances. Elle réalise bien vite que les fréquentations douteuses de Robert se multiplient au rythme où s’effritent ses valeurs et ses principes. À cela s’ajoute une découverte qui la scandalise: son fils cadet fume du pot! D’abord choquée, elle tente à son tour l’expérience, qui lui procure un plaisir fou. Une idée germe alors dans son esprit. Avec la complicité de sa grande amie Lilly et de ses domestiques, Mamadou et Ping, elle préparera un repas «spécial» que son mari donnera en l’honneur de plusieurs personnalités publiques influentes.

Si elle voulait mettre du piquant dans son quotidien, Joséphine aura atteint son but. Mais les découvertes qu’elle fera changeront sa vie. Et celle de la planète.



Journaliste et écrivaine, Lucie Pagé vit entre l’Afrique du Sud et le Québec depuis 1990. Après la libération de Nelson Mandela, elle est devenue correspondante pour les médias québécois. Elle est mariée à Jay Naidoo, ministre au cabinet de Mandela, et a trois enfants. La satire *Sexe, pot et politique* est son troisième roman et son septième livre.

